

Bientôt après, le duc d'Abrantès juge que ce n'est pas assez de troupes sur ce point, et la première brigade de la deuxième division aux ordres de Solignac, qui suivait le général Brenier dans l'ordre de colonne, la suit aussi dans le mouvement par la droite. Six pièces d'artillerie de la seconde division s'y portent. Le général anglais s'est confirmé de plus en plus dans le projet qu'il suppose à ceux qu'il attaque. Il envoie les brigades Bowes et Acland se former en colonne au-dessus de Vimero, pour servir de réserve au détachement du général-major Ferguson.

Il arriva ainsi que, lorsque les premiers coups de fusil des tirailleurs s'étaient à peine fait entendre, il ne resta plus sur la haute montagne, occupée tout à l'heure par six brigades anglaises, que trois régimens d'infanterie destinés à servir, sous les ordres du général-major Hill, de réserve à toute l'armée. Le plateau de Vimero resta garni par les six régimens des brigades Fane et Anstruther, et par dix-huit bou-

ches à feu. Près de la moitié de l'armée agit sur le chemin de Lourinhao, en opposition au tiers environ de l'armée française; mais il y avait cette différence dans les positions respectives, que le mouvement des Français, sur leur droite, s'était fait d'une manière fortuite, était séparé par un long espace de terrain de la colonne principale, tandis que les Anglais étaient serrés concentriquement, et que les cinq régimens commandés par les brigadiers Bowes et Acland, étaient disposés de manière à appuyer à la fois le mouvement du général Ferguson et la défense de Vimeiro.

La principale colonne française suivait toujours sa direction première. La position de Vimeiro se présentait formidable, parce que, entre les lignes d'infanterie disposées en amphithéâtre et hérissées d'artillerie, qui garnissaient le plateau, la brigade du général-major Hill se montrait encore par derrière, comme une troisième ligne dominant les deux autres. Cet aspect imposant n'arrêta pas le général Delaborde qui,

abordant l'ennemi à la tête du quatre-vingt-sixième régiment de la brigade Thomières, avec un feu très-vif d'artillerie et de tirailleurs, fit croiser la baïonnette contre le cinquantième régiment anglais. Peu d'instans après, les généraux Loison et Charlaud engagèrent les bataillons du trente-deuxième et du quatre-vingt-deuxième, contre le quatre-vingt-dix-septième anglais, que secoururent le quarante-troisième et le cinquante-deuxième. Dans cette attaque, l'adjudant-commandant Pillet et le général Charlaud furent blessés. Le chef de bataillon Peytavy, du quatre-vingt-deuxième, tomba percé de coups. L'armée britannique n'avait pour retraite qu'une côte à pic, bordée par une mer houleuse, et cependant sir Arthur Wellesley n'éprouva pas le moindre frémissement d'inquiétude. La position était forte : les troupes y étaient assises avec discernement et maniées avec habileté. Surtout elles étaient nombreuses, et les colonnes attaquantes manquaient de profondeur.

La réserve des grenadiers du général Kellermann s'était déployée à deux portées de canon de Vimeiro, et le duc d'Abrantès s'y tenait, partageant son attention entre l'attaque du général Delaborde et son détachement de la droite. Lorsqu'il vit que les brigades de gauche ne parvenaient pas à emporter le plateau, il y envoya le deuxième régiment de grenadiers. Ce brave corps commandé par le colonel Saint-Clair marcha en colonne, par peloton, le long de la crête boisée, coupée en pente rapide à droite vers le ravin où passe le chemin de Vimeiro à Toledo. Alors avait échoué l'attaque des brigades Thomières et Charlaud, et tous les efforts des Anglais étaient dirigés vers les grenadiers. Dix-huit pièces de canon tiraient à la fois, et leurs boulets creux emportaient de leur premier jet les files d'un peloton, pour éclater ensuite comme obus dans le peloton suivant. L'artillerie de la première division et de la réserve répondait faiblement à ce feu, forcée qu'elle était de toujours se mouvoir,

pour ne pas gêner la marche des grenadiers. Malgré cette infériorité d'appui et les pertes qu'il éprouvait, le régiment de grenadiers arriva jusqu'à cinquante toises de la sommité du plateau. Au moment de se déployer, la colonne fut assaillie par le feu convergent de mousqueterie des six régimens anglais. Presque tous les chevaux qui traînaient les pièces et les caissons furent tués. Les colonels d'artillerie Prost et Foy furent blessés. Les deux premiers pelotons de grenadiers disparurent comme effacés; le régiment ne put pas se former en avant en bataille, et obliquant à droite malgré la volonté et l'exemple des chefs, il s'éboula dans le ravin.

Le général Kellermann suivait avec le premier régiment de grenadiers que commandait le colonel Marancin; il entra dans le ravin marchant droit à la brigade du général Acland. Ce mouvement rapide vers le centre des Anglais leur causa de l'étonnement; craignant pour le village de Vimeiro, ils se hâtent de

garnir d'infanterie le cimetière. La colonne du général Acland descend sur le premier régiment de grenadiers, et le prend en flanc; alors même le deuxième régiment était enfoncé; la cavalerie anglaise consistant en quatre cents chevaux du vingtième de dragons légers et des Portugais, charge ses débris, fait plusieurs prisonniers, parmi lesquels le chef de bataillon Palamède de Forbin, s'empare des pièces de canon démontées ou qui ne pouvaient se retirer n'étant plus attelées, et arrive jusqu'au duc d'Abrantès sur l'emplacement d'où la réserve était partie. Mais la cavalerie française du général Margaron, que masquait un petit bois, paraît; la garde du général en chef, le vingt-sixième de chasseurs à cheval, conduit par le chef d'escadron prince de Salm-Salm, et le quatrième et le cinquième dragons, commandés par les majors Leclerc et Théron, chargent à leur tour. Les Anglais et Portugais sont ramenés, enfoncés; ils éprouvent une perte considérable, et le colonel Taylor, leur chef, est

abattu par une balle qui le frappe au cœur.

Un autre combat se livrait presque dans le même temps sur le chemin de Vimeiro à Lourinhao. La brigade Solignac, qui, quoique détachée la dernière vers la droite, avait gravi la première (après avoir traversé Toledo) la montagne opposée, arrivait près de Fontanel, et n'était pas encore déployée, lorsque le général major Ferguson arrive sur elle avec quatre régimens, et, soutenu par le général Nightingale, l'attaque par des feux de bataillons et marche ensuite dessus. Le général Solignac est blessé grièvement, trois pièces de canon sont prises d'abord et trois autres ensuite, des officiers et des soldats en grand nombre sont tués ou blessés. Les troupes sont refoulées dans le vallon de Toledo.

Mais la brigade du général Brenier se déployait alors en arrière et à droite de la brigade Solignac, vers la montée de Ventosa, dissimulée aux Anglais par le relief du terrain. Elle exécuta un changement de front à gauche.

Le trentième se porte en avant et tombe à l'improviste sur le soixante-onzième et le quatre-vingt-deuxième régimens anglais qui avaient fait halte dans un bas-fond. Les pièces sont reprises. Mais les Anglais, profitant de leur énorme supériorité numérique, reviennent à la charge de front avec six régimens d'infanterie, tandis que la brigade Crawford arrive sur la gauche, et commence un feu de tirailleurs qui déborde la ligne française. L'artillerie des Anglais fait un feu très-vif. On se mêle et le général est blessé et fait prisonnier. En vain le troisième régiment de dragons essaie plusieurs charges, que contrarie l'aspérité du terrain et dans lesquelles sont tués plusieurs braves officiers, et parmi eux le jeune Arrighi, allié par le sang à la famille Bonaparte. Les quatre faibles bataillons français reculent dans le ravin. Cette brigade et celle du général Solignac n'avaient plus de chefs. Le général Thiébault, chef de l'état-major-général, court en prendre le commandement. Il rallie les trou-

pes et les ramène lentement et par échelons à la position en arrière de Toledo.

Le général de division Kellermann s'était dégagé aussi de l'action à la tête du premier régiment de grenadiers qui marchait calme et serré, et auquel les débris du second se réunirent. La division de cavalerie s'était arrêtée dans sa poursuite. Elle présentait deux lignes de bataille à six cents toises des positions de l'ennemi, masquant le ralliement des troupes d'infanterie. Il était midi. Le feu ne durait que depuis deux heures et demie, et cependant tous les corps de l'armée, tous les soldats avaient combattu, même cette garde volontaire à cheval formée par les négocians français de Lisbonne. Les Français avaient perdu près de dix-huit cents hommes tués, blessés ou pris : perte énorme eu égard à leur petit nombre et en comparaison de celle des Anglais qui ne montait qu'à huit cents hommes ; les Anglais n'avaient perdu qu'un seul officier supérieur : leur artillerie était intacte. Leur réserve d'infanterie n'a-

vait pas donné. Sur toute leur ligne retentissait le son des clairons. Il semblait qu'à la suite du vingtième de dragons légers et pour réparer son échec, allaient descendre les masses d'infanterie. Il n'en fut pas ainsi. Sir Arthur Wellesley avait défendu aux troupes de quitter leurs positions sans son ordre. Pas un bataillon ne bougea, même les tirailleurs cessèrent le feu et restèrent comme s'ils eussent été vaincus.

C'ÉTAIT sir Arthur Wellesley qui commandait la bataille. Le lieutenant-général sir Harry Burrard était bien arrivé sur le terrain pendant l'attaque du plateau de Vimeiro ; mais il avait laissé à son camarade moins ancien, le soin de mener à fin une action heureusement commencée. Celui-ci laissa échapper l'instant précis où il eût pu poursuivre ou écraser son ennemi. L'armée française se remit promptement en attitude de combat. Vers deux heures après midi arrivèrent de Lisbonne un bataillon du soixante-sixième et les compagnies d'élite de

la légion hanovrienne et de la légion du Midi. Ce renfort compensait en partie les pertes de la journée. Quelques pièces de canon démontées lors de l'attaque du plateau, gisaient sur le terrain, comme pour inviter ceux qui en étaient les plus rapprochés à venir les prendre. Mais les Anglais résistèrent à la tentation. Ils n'étaient pas désireux de changer un avantage défensif bien caractérisé en une bataille dont le succès leur paraissait incertain. L'armée française, lasse de les attendre, repassa le défilé vers le soir et rentra à Torres-Vedras.

LE 22 août au matin, le duc d'Abrantès rassembla à Torres-Vedras en conseil de guerre, les généraux de division Delaborde, Loison et Kellermann, le général de brigade Thiébault chef de l'état-major général, le général de brigade Taviel commandant l'artillerie, le colonel Vincent commandant le génie, et le commissaire ordonnateur en chef Troussel. Il leur exposa la situation de l'armée. Elle avait com-

battu la veille pour remplir un honorable devoir, bien plus que par l'espoir de vaincre. On savait, par les prisonniers, que l'armée anglaise allait recevoir des renforts qui la porteraient au double de son nombre actuel. D'autres rapports annonçaient que l'armée portugaise de Bernardin Freire était arrivée depuis deux jours à Obidos, que le corps de Bacellar descendait le long du Tage, que déjà les paysans de la Beira, conduits par des moines de Monsanto, étaient entrés dans Abrantès et y avaient égorgé plusieurs soldats malades, et que le corrégidor mor Pepin de Bellisle avait péri traîtreusement assassiné. Les nouvelles de Lisbonne étaient alarmantes.

Dans ces circonstances désastreuses, l'armée doit-elle tenter encore une fois le sort des armes? Si elle le doit, comment? si elle ne le peut, quel parti prendre?

Les opinions furent unanimes sur les trois questions : assez avait été fait pour l'honneur des armes! Les troupes étaient désormais hors

d'état de tenir campagne. Devant tant d'ennemis, livrer une bataille, ce serait conduire encore les soldats à la boucherie. Il n'y avait pas à Lisbonne ni dans les autres parties du royaume, de points forts, disposés et approvisionnés de manière à y attendre les secours qui devaient arriver de France dans un avenir incertain et tardif. Force était d'évacuer le Portugal.

Mais la trouée à faire à travers la Péninsule pour rejoindre les armées françaises sur l'Ebre serait, en cas qu'elle réussît, longue et sanglante. Pourquoi n'essaierait-on pas de traiter avec les Anglais sur cette base, qu'en échange de Lisbonne et des places qu'on leur remettrait, ils ramèneraient l'armée française en France sur leurs vaisseaux? Cette proposition était raisonnable; elle n'avait rien de contraire à l'honneur militaire, puisque Lisbonne qu'il s'agissait de rendre ne pouvait plus nous défendre, et que l'armée était dans la situation d'une garnison qui capitule les brèches ouvertes et après avoir reçu deux assauts. Cependant elle

blessa d'abord des hommes qui n'étaient pas accoutumés à avoir cette sorte de rapports avec leurs ennemis. Mais elle fut adoptée par tous. Quand on réfléchit qu'outre les chances malheureuses qu'on éviterait par une négociation, on y trouverait encore l'avantage de stipuler des conditions utiles à la conservation de la flotte des Russes nos alliés et à la protection des individus portugais qui s'étaient associés à la cause politique, et restaient dans le pays, ces deux dernières considérations concilièrent tous les avis. Le général de division Kellermann partit aussitôt pour le quartier-général anglais, et l'armée se mit en marche pour couvrir Lisbonne.

LE choix du négociateur indiquait l'issue qu'on voulait donner à la négociation. Kellermann portait un nom européen, à cause de la vieille gloire de son père, le vainqueur de Valmy, et parce que lui-même, conduisant la cavalerie à Marengo, avait déterminé, par une

charge brillante, le sort de cette immortelle journée. L'assurance de l'homme de guerre était unie, chez lui, à la finesse observatrice du diplomate. Lorsqu'il arriva aux avant-postes anglais, accompagné d'un interprète et d'un trompette, tout fut en émoi; les gardes tirèrent des coups de fusil et les régimens se hâtèrent de se ranger en bataille. Ce mouvement involontaire de surprise et d'alarme, lui fit entrevoir qu'on n'avait pas dans l'armée anglaise la confiance et la sécurité de la victoire. Ce n'était pas sir Harry Burrard qui commandait l'armée, le général en chef définitif, sir Hew Dalrymple, venait de débarquer. Il ne sut pas dissimuler la satisfaction qu'il éprouvait de voir les Français lui proposer un accommodement; ne connaissant la situation ni de l'armée, ni du pays, il chargea sir Arthur Wellesley d'entrer en conférence avec le général Kellermann. Celui-ci avait recueilli habilement, dans la conversation, des phrases coupées qui mieux que

le langage affecté, exprimaient la pensée et les craintes des officiers et des chefs. « Les » troupes de sir John Moore n'étaient pas » près d'arriver. Il était incertain qu'un corps » d'armée si considérable pût être débarqué » sur une côte si mauvaise..... Le gros temps » nous empêche de communiquer avec nos » transports. Pour peu que cela dure, nous » mourrons de faim..... Et les Portugais que » font-ils? Il n'y a rien à en attendre. »

Le général Kellermann se prévalut de ces indiscretions, pour faire sonner haut les ressources et l'énergie des Français, et surtout l'efficacité du secours qu'ils pouvaient tirer des équipages de la flotte des Russes, leurs alliés. Après quelques heures de discussion, il parvint à conclure un arrangement préliminaire avec armistice, dont les principales conditions furent :

Que l'armée française évacuerait le Portugal, et qu'elle serait transportée par mer en

France avec son artillerie, ses armes et ses bagages.

Que les Portugais, les Français établis en Portugal, ne seraient pas inquiétés pour leur conduite politique, et que ceux qui le voudraient, pourraient se retirer du pays dans un terme fixé avec ce qui leur appartenait.

Que la flotte russe resterait dans le port de Lisbonne, comme dans un port neutre, et que, lorsqu'elle en voudrait sortir, elle ne serait poursuivie qu'après les délais fixés par les lois maritimes.

Ces trois conditions devaient servir de base à une convention définitive, à régler par les généraux en chef des deux armées et l'amiral de la flotte britannique, jusqu'à la conclusion de laquelle il devait y avoir suspension d'armes; la Sizandro formant la ligne de démarcation entre les deux camps, et les Portugais armés ne pouvant dépasser Leiria et Thomar. Ce ne serait qu'après s'être prévenu quarante-huit heures d'avance, que les hostilités

pourraient recommencer entre les armées de sa majesté britannique et celles de sa majesté impériale et royale. Le négociateur français eut le soin d'insérer dans l'acte, les qualifications de son souverain, précisément parce que le cabinet de Saint-James ne reconnaissait pas officiellement l'Empereur Napoléon. Le général Kellermann rejoignit l'armée française le 23 au matin, à Cabeza de Montachique, et le même jour le général en chef rentra dans Lisbonne à la tête des grenadiers et de deux régimens de cavalerie.

Il était temps. L'effroi était parmi les membres et les employés du gouvernement, et surtout dans le grand nombre des Portugais qui s'étaient associés à la cause des Français. Quelques-uns se tenaient cachés, d'autres avaient cherché un refuge sur la flotte. Les ministres s'assemblaient dans l'arsenal de la Fundicão, grand édifice au bord de la mer. La garnison du château s'y était rendue pour faire la police de la ville. Les vaisseaux de guerre étaient em-

bossés près du rivage, de manière à couler à fond d'un côté, au premier signal de révolte, les navires chargés de prisonniers, et à balayer de l'autre côté les quais de Lisbonne et les rues aboutissantes à la mer.

Ces précautions étaient motivées, car une population de deux cent mille ames bouillonnait de haine et d'espérance. Le 20 on apprit le combat de Roliça, et les habitans se répandirent sur le Rocio, sur la place du Commerce et dans tout le quartier bas, commençant à pousser des cris de rage contre les Français. Ce ne furent ni les bombes du château, ni les boulets de la flotte, qui dispersèrent ce rassemblement tumultueux. Il suffit pour cela d'un homme de bien : le général Travot arriva. Les Portugais honoraient et chérissaient Travot, parce qu'il n'avait été employé dans aucune expédition contre les insurgés, et parce que dans son commandement d'Oeyras, au lieu de peser sur le pays, on l'avait vu assistant les malheureux de sa bourse et de ses conseils. En cette cir-

constance , il ne craignit pas de se commettre au milieu des groupes populaires , accompagné du général de brigade Fresier et de quelques officiers. Il parla , pressa , conjura. La sérénité de son visage fit impression sur la multitude , et chacun retourna paisible dans sa maison.

Mais le danger restait imminent. Le général Travot crut devoir appeler d'Almada à Lisbonne le bataillon du trente-unième léger , bien que Setubal fût occupé et tout le pays inondé par les paysans insurgés de la rive gauche du Tage. Survint alors la nouvelle de l'action de Vimeiro , annoncée par les soins de l'intendant-général de police comme une victoire , en même temps que d'autres renseignemens parlaient d'une défaite. Le 23 , sur la rumeur que les troupes arrivaient , plus d'un habitant de Lisbonne alla au-devant d'elles au Campo-Grande , incertains si c'étaient des Anglais ou des Français qu'ils allaient voir.

CEPENDANT l'arrangement de Vimeiro n'était

que provisoire. L'amiral Cotton refusa d'admettre la neutralité du port de Lisbonne pour les Russes. Depuis huit mois qu'il tenait leur escadre bloquée, il n'avait pas manqué de consulter son gouvernement sur la conduite à tenir envers elle, pour tous les cas qui se présenteraient. On lui prescrivit de retenir les vaisseaux et d'envoyer les équipages en Russie. Telles étaient les instructions de l'amirauté de Londres avant même qu'une armée eût débarqué et eût été victorieuse en Portugal.

Ce premier obstacle à la conclusion d'une convention définitive, en fit naître d'autres qu'on n'avait pas prévus. Au lieu des conférences annoncées entre le général en chef français et les commandans des forces britanniques de terre et de mer, la négociation se fit à Lisbonne par le général Kellermann et par le lieutenant-colonel Murray, quartier-maître général de l'armée anglaise. Les difficultés survinrent coup sur coup. A plusieurs reprises les négociations furent sur le point

d'être rompues. Le général anglais dénonça, le 28 août, la rupture de l'armistice et la marche de son armée vers Lisbonne. Les Portugais, commandés par Bernardin Freire, se portèrent à l'Incarnation, près de Mafra. On donna l'ordre au corps portugais de Bacellar de partir de Santarem avec des bateaux, et d'essayer de surprendre la légion hanovrienne à Sacavem. Le comte de Castro-Marim partait d'Evora avec six mille hommes réunis des armées dites des Algarves et de l'Alemtejo, et descendait vers le Tage. Le colonel Lopez bloquait Palmela, et occupait Setubal avec des bandes de paysans qui signalèrent leur férocité, en égorgeant l'aide-de-camp français Marlier, envoyé par le général Graindorge en parlementaire vers eux. En même temps arrivait de Cadix à l'embouchure du Tage, le général Béresford avec le quarante-deuxième régiment d'infanterie. Les onze mille hommes de sir John Moore achevaient leur débarquement à Maceira, et l'amiral Cotton pressait

sir Hew Dalrymple de détacher une partie de ce corps à Setubal , pour se joindre aux Portugais de l'Alemtejo, et couper aux Français leur retraite sur la place d'Elvas.

Le caractère de Junot fut plus grand encore que le danger de sa position. Il dit aux Russes : « Vous avez six mille cinq cents » hommes de troupes et d'équipages ; il ne » vous en faut que mille pour le service de » vos vaisseaux à l'ancre. Formez-en six gros » bataillons ; avec ce renfort j'attendrai , ou » des secours de France, ou la saison des coups » de vent, ou une convention qui sauvera mon » armée et votre escadre. » Il dit aux Anglais : « Reprenez votre traité, je n'en ai pas besoin ; » je défendrai pied à pied les rues de Lis- » bonne ; je brûlerai ce que je suis obligé de » vous abandonner, et vous verrez ce qu'il » vous en coûtera pour avoir le reste. »

Ainsi il eût fait. Siniavin aima mieux traiter isolément avec les Anglais, et leur livrer ses

vaisseaux, que de courir avec les Français des chances de gloire et de salut. La question russe étant écartée, ce fut un grand pas de fait vers une convention définitive. Elle ne pouvait être que le développement des conditions clairement stipulées dans l'arrangement de Vimeiro, et cet arrangement était protégé dans l'armée par la popularité militaire du général Wellesley qui l'avait signé. On parvint à s'entendre sur quelques modifications motivées par la rareté et la difficulté des transports. On réduisait à six cents le nombre des chevaux d'artillerie et de cavalerie que l'armée pouvait emmener avec elle. Il fut aussi décidé que les négocians français établis à Lisbonne ne pourraient emporter leur fortune dans les marchandises qui la représentaient. D'ailleurs, toutes les stipulations favorables aux Français et aux Portugais qui avaient embrassé leur cause, furent conservées, et même augmentées dans la convention définitive d'évacuation qui fut arrêtée le 30 août,

connue sous le nom de Cintra, parce que le quartier-général de l'armée anglaise était à Cintra, lorsque sir Hew Dalrymple y apposa sa signature pour la ratifier <sup>1</sup>.

LE nom et l'autorité du prince régent de Portugal et de la Junte suprême qui gouvernait pendant son absence, ne furent pas mentionnés dans la convention de Cintra. On ne songea à réclamer ni les matelots, ni les soldats, ni les députés portugais retenus en France. Les généraux anglais se dispensèrent de consulter pour traiter ceux qui ne les avaient pas aidés pour combattre. Tout fut réglé sans la participation des Portugais. Ceux-ci réclamèrent. Bernardin Freire et le comte de Castro-Marim protestèrent contre plusieurs décisions de la convention, et spécialement contre la disposition qui, au mépris de la souverai-

<sup>1</sup> Voyez à la fin du volume (B).

neté du prince régent, promettait impunité et sûreté aux partisans des Français quels qu'ils fussent. Il y eut de la part des habitans de Lisbonne des récriminations et des murmures parce qu'ils supposaient que l'armée française allait emporter avec elle les trésors du pays. Les murmures et les récriminations se perdirent dans la bruyante allégresse que leur causait la délivrance du pays.

L'impression produite en Angleterre, par le même événement, fut plus profonde; on y était ivre des succès des Espagnols, et on ne doutait pas que l'armée de Junot n'éprouvât au moins le même sort que l'armée de Dupont. La convention de Cintra fut accueillie avec des signes d'indignation et de douleur dont il n'y avait pas eu d'exemple, même pour la convention de Closter-Severn pendant la guerre de sept ans, et plus récemment pour les capitulations du Helder et de Buenos-Ayres. Les journalistes encadrèrent leurs feuilles dans des bandes noires en signe de deuil public, et l'on vit abonder

des caricatures où trois potences étaient élevées pour les trois généraux qui s'étaient succédé dans le commandement en chef. Le conseil commun de la cité de Londres s'assembla constitutionnellement et porta ses plaintes au pied du trône, contre un acte qu'on qualifiait de honteux pour l'Angleterre et injurieux pour les Anglais. D'autres associations politiques, dans les trois royaumes, firent entendre le même langage. Le gouvernement fut obligé, par l'éclat de l'opinion publique, de soumettre la convention de Cintra à une enquête solennelle.

Cette même opinion publique, sous l'influence d'une constitution représentative, n'eût pas permis à des ministres responsables de violer la parole donnée et écrite. La convention fut exécutée avec loyauté en ce qui dépendait de l'autorité anglaise. Les troupes françaises ne purent être embarquées tout de suite, parce que les bâtimens de transport qui devaient les conduire en France, les mêmes qui avaient amené les troupes britanniques en Por-

tugal, n'avaient pas leur approvisionnement prêt. Les quinze jours que les Français passèrent encore à Lisbonne, ne furent pas les moins difficiles depuis l'occupation du Portugal. Les insurgés portugais y arrivaient en foule, bariolés de plumets et de rubans, portant au bras autant d'écharpes qu'ils disaient avoir tué d'ennemis, et leur chapeau orné de la devise chérie : *Meurent les Français*. On n'entendait dans les rues que pétards, coups de fusils, coups de pistolet et cris de mort. L'armée française campait sur les places et sur les hauteurs avec des batteries dirigées sur les rues principales. Bien que sa discipline en imposât, à chaque instant des patrouilles étaient attaquées et des soldats étaient assassinés. Cet état dura jusqu'à la moitié du mois de septembre, époque où toutes les troupes furent embarquées et où les transports mirent à la voile.

LES garnisons d'Elvas et d'Almeida n'arrivèrent pas à temps pour s'embarquer avec l'ar-

mée. Quand on apprit à Badajoz la convention de Cintra, les Espagnols jugèrent l'occasion favorable pour s'emparer d'Elvas. Le général Gallezo, commandant l'armée d'Estramadure, somma la place à plusieurs reprises. Elle était commandée par un officier ferme et vigilant, le chef de bataillon du génie Girod de Novilars, qui rejeta les sommations avec dédain.

Le 7 septembre, six mille hommes arrivèrent devant Elvas avec un train nombreux d'artillerie de bataille, commandés par le maréchal de camp don Antonio d'Ar... Le 9, ils approchèrent des ouvrages, envoyèrent de nombreux tirailleurs le long des chemins couverts qu'une garnison, forte seulement de quatorze cents hommes, ne pouvait occuper, et complétèrent l'investissement. Le commandant évacua la ville dont l'armement avait été ruiné long-temps d'avance. Il laissa une compagnie dans le fort de Sainte-Lucie, et il s'enferma avec le reste de sa garnison dans le fort la Lippe qui commande Elvas et le pays. Les

Espagnols recommencèrent alors à faire des sommations, et, comme elles n'eurent pas plus de succès qu'auparavant, ils se mirent à tirer des coups de canon du haut de la Serra de Malleffe. Un régiment anglais arriva, le 20 septembre, sur ces entrefaites, pour que la place lui fût remise. Le commandant Girod de Novilars partit emmenant avec lui non-seulement la garnison d'Elvas, mais encore les officiers et les fonctionnaires français détenus depuis quatre mois à Badajoz, et qui furent rendus en conséquence d'un arrangement particulier conclu à Lisbonne sous l'intervention anglaise, par les soins du général Kellermann. La garnison d'Elvas s'embarqua le 7 octobre à Aldea Gallega, en face de Lisbonne.

LORSQUE le corps de Bacellar descendit dans la Basse-Beira, il amena avec lui toutes les troupes de ligne et la plus grande partie des milices. Il ne resta devant Almeida que le second régiment de milices de Guarda. Cette

troupe était postée dans le village de Junca à une lieue de la place. Une partie de la garnison sortit le 15 août, jour de la fête de l'Empereur Napoléon, surprit les miliciens, en tua plusieurs, mit les autres en fuite, leur enleva leurs drapeaux, leurs magasins et les fusils qu'ils venaient de recevoir de Ciudad-Rodrigo. Après cette déroute, les Portugais se contentèrent d'observer Almeida de loin, et de venir insulter les hommes isolés appartenant aux faibles détachemens qui sortaient de la place. Un moine guerrier, le frère José de la Mère de Dieu, empoisonna avec un mélange de noix vomique de Trevisco et de chaux, quelques fontaines près du glacis où les soldats venaient quelquefois se désaltérer, et une mare qui servait à abreuver les moutons et les bœufs destinés à la subsistance de la troupe.

Dans les premiers jours d'octobre, Almeida fut remise aux Anglais, en exécution de la convention de Cintra. La garnison fut conduite à Oporto, pour y être embarquée. La